

AIMER MARIA, DE NASSIRA BELLOULA

Le premier roman moderne algérien

Nominé, en seconde position, dans la short list du Prix littéraire Mohamed Dib, version francophone, 2016, *Aimer Maria* de Nassira Belloula a provoqué, en moi, à sa lecture, un tel coup de cœur que je n'ai pu me retenir de rendre compte de ce brillant roman dont le moins que je puisse dire est qu'il marque une rupture systémique et sémantique majeure avec la littérature algérienne actuelle et qu'il en annonce une nouvelle riche, talentueuse, pleine de jeunesse et d'espoir et surtout chevillée au monde en devenir. Par ces quelques lignes, je voulais lui rendre l'hommage qui sied aux précurseurs...

Nora et ses sœurs apprennent, incroyables, que leur mère a décidé de quitter le domicile conjugal après 30 ans de vie commune avec leur père sans qu'aucun signe avant-coureur n'ait annoncé ce départ qui semble irrévocable.

Ainsi commence ce roman décapant qui va, tout au long de ses pages, tenter de forcer les portes cadenassées d'une vie d'épouse, longtemps gardée secrète, et de traverser le miroir des convenances morales et religieuses afin de comprendre, par-delà ses reflets trompeurs, les ressorts intimes qui ont été à l'origine de cette décision.

Intelligemment construit sur l'alternance de deux récits – celui des filles qui s'échinent à décrypter les non-dits des relations entre leurs parents et celui, rétrospectif, de la mère, la seule à pouvoir éclairer la révolte subite qu'elle vient de décréter contre sa soumission – ce roman, intimiste et psychologiquement violent, s'en va disséquer, au scalpel, toute l'idéologie que la société traditionnelle algérienne et musulmane, en géné-



Photo : DR

ral, met en avant pour faire accréditer la suprématie de l'homme sur la femme.

«Pourquoi Dieu a-t-il accordé autant de pouvoir à l'homme ? Sachant que celui-ci est corrompu par la somptuosité qu'il a de lui-même» est l'une des interrogations que les protagonistes du roman formulent à l'adresse de la société, en des termes mesurés, loin du sexisme dans lequel tombe, souvent, ce genre d'approche, ce qui fait, heureusement, éviter au texte toute connotation féministe.

Le lecteur relèvera, d'ailleurs, que l'intention de l'auteure et des narrateurs qui se sont investis dans une quête de compréhension plutôt que dans la démon-

stration d'un parti pris, est bien éloignée de ce raccourci qui, s'il avait été retenu comme mode opératoire, aurait, peut-être, limité la portée de l'œuvre.

Au bout d'une investigation menée de main de maître, la remontée dans le temps lève de nombreux voiles sur la vie d'une mère – Maria – victime d'un mariage arrangé qui l'arrache, à l'âge de 16 ans, à Ali, son amour d'adolescente, et la prive d'un destin de rêve.

Emmurée, au propre et au figuré, dans une maison désertée par la joie, elle s'enfonce, bien malgré elle, dans une union sans issue à laquelle elle n'oppose que les voix intérieures de ses fantasmes qui la font passer, sur la fin, pour une

Par Badr' Eddine Mili

aliénée mentale. Ses enfants qui ont réussi à reconstituer le puzzle de sa vie dramatique finissent par admettre la fatalité de la séparation de leurs parents, une fois que Maria se soit réfugiée dans la maison natale là où elle pouvait reprendre langue avec sa jeunesse. Horrifiée à l'idée, professée par les imams, de partager l'Au-delà avec son mari après s'être vu confisquer, par lui, sa vie terrestre, elle brise tous les tabous qui entravent son élan vers la liberté, quitte à sombrer dans une folie douce. Le lecteur est, d'emblée, frappé par l'originalité du traitement proposé par le roman de la problématique de la relation de couple dans une société encore dominée par le machisme, d'autant que la langue volcanique utilisée emporte son adhésion grâce à un vocabulaire d'une somptuosité rarement égalée dans la littérature algérienne actuelle. Symbolique et poétique s'y relayent, dans une profusion d'images débordant de couleurs et de senteurs marines.

C'est, probablement, la première fois que l'on prend connaissance d'un texte littéraire algérien aussi moderne qui rompt, par son souffle irrésistible et son ton inédit, avec les archétypes charriés, dans le passé, par ce type de sujet. Arrivé à son épilogue, on peut affirmer avoir assisté à la naissance du premier nouveau roman algérien porté, à bout de bras, par une éblouissante fête du verbe qui fera, sûrement, parler d'elle.

C'est pourquoi la note d'évaluation qui lui est attribuée est de 16/20.

B.-E. M.